

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

REVUE

DE

BELGIQUE

TYPOGRAPHIE DE M^{me} WEISSENBRUCH
IMPRIMEUR DU ROI
RUE DU POINÇON, 45, A BRUXELLES

REVUE
DE
BELGIQUE

— ONZIÈME ANNÉE —

TOME XXXII

BRUXELLES
Librairie C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG
1879

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

UN CATHOLIQUE LIBÉRAL

DU TREIZIÈME SIÈCLE.

I

Bien que le XIII^e siècle s'ouvre par le pontificat d'Innocent III et nous montre presque partout les légats du pape et ses moines prêcheurs proclamant l'omnipotence pontificale, la paix romaine est déjà bien compromise. Saint Louis lui-même, comme on le voit dans Joinville, sait défendre la société civile contre les empiétements de l'ingérence cléricale. Le plus grand poète du catholicisme (*Dante, Inferno*, 19) maudit l'empereur Constantin qui, le premier, s'avisa de doter l'Église et de la compromettre dans les querelles politiques : « Ah ! Constantin ! de quels maux fut la source, non ta conversion, mais la dot que reçut de toi le premier pape opulent ! » Bientôt il ira jusqu'à mettre dans son *Purgatorio*, 16 : « Dis dorénavant que l'Église de Rome, pour confondre en elle les deux gouvernements, tombe dans la fange et salit elle et sa charge. Le glaive a été uni au bâton pastoral ; ainsi joints de vive force, l'un et l'autre doivent mal s'accorder. »

Les mêmes imprécations retentissent en Allemagne dès 1215. « Ah ! le roi Constantin (*der Künig Constantin*), lorsqu'il donna aux papes leurs premiers revenus, s'il avait su l'usage qu'ils en feraient, certes, il aurait épargné ce

malheur à l'Empire!¹ » C'est le poète tyrolien Walther von der Vogelweide, le plus gracieux des lyriques pourtant, qui proteste avec cette amertume contre l'abandon des vrais principes évangéliques devinés, dit saint Jérôme, dans cette parole d'un païen :

Dicite, pontifices, in sancto quid facit aurum?

II

Walther, né en 1168², était déjà un homme grave, désenchanté des plaisirs du monde et retourné vers le Seigneur, quand il attaquait dans la politique des papes ce qu'il eût appelé leur césarisme, si le mot avait été créé. « Le roi Constantin, je veux vous l'expliquer, a donné trop à la cour de Rome : il lui a donné l'épée, la croix et la couronne. Aussitôt l'ange s'est écrié : Malheur ! malheur ! trois fois malheur ! Sur la chrétienté qui était si belle de ses vertus, on a laissé dégoutter un véritable poison. Son miel s'est tourné en fiel. » Le trouvère allemand s'inspire ici d'une vieille légende conservée dans un manuscrit viennois du XIII^e siècle. On disait que le jour même où Constantin avait enrichi le clergé, une voix d'ange fut entendue qui prononça ces paroles : Aujourd'hui un poison a été introduit dans l'Église : elle a d'autant moins de religion qu'elle a plus de dignité mondaine.

C'était la même pensée qui suscitait alors le fameux adage rimé par Guy Coquille, au XVI^e siècle :

Au temps passé du siècle d'or
Crosse de bois, évêque d'or;
Et maintenant changent les lois,
Crosse d'or, évêque de bois.

III

Dans sa belle étude sur les poésies politiques (*Sprüche*) de Walther von der Vogelweide, M. Lange s'étonne de voir cet adversaire du pape demeurer insensible aux appels des trou-

¹ Walter von der Vogelweide, *Deutsche Classiker der Mittelalter*, I, p. 277 (3^e édition Bartsch.).

² A. Lange. *Un trouvère allemand*, p. 47. Paris, 1879.

badours en faveur des malheureux Albigeois. Comment les cruautés du légat, vrai proconsul, Arnould d'Amalric, ne l'ont-elles pas révolté aussi bien que ses confrères en poésie satirique? « Cependant, dit M. Lange, loin de flétrir les horreurs commises à Béziers et à Toulouse, au nom de la papauté, il loue le zèle religieux de Léopold d'Autriche, qui fut l'un des princes allemands les plus âpres à la curée. La passion religieuse a pu entraîner ce dernier, mais la richesse du Midi et l'appât du butin ne furent pas sans doute étrangers à sa croisade. L'Autriche, il est vrai, n'est pas un pays déshérité, pas plus que l'Ile-de-France et que la Bourgogne, dont les princes se jetèrent, avec leurs bandes, sur les provinces méridionales. Mais un climat béni, un ciel clément, les moissons, les vendanges, les richesses amassées dans les villes du Languedoc, et qui ne le cédaient en rien à celles des villes lombardes, étaient des appâts trop tentants pour des appétits tudesques. Le manteau de la religion couvrait d'ailleurs les pillages et les massacres. Le poète détourna les yeux et garda le silence, et vanta même les exploits et le zèle du pieux Léopold. C'est une tache dans la vie et dans la carrière poétique de Walther. »

Mais il faut se reporter à la véritable situation des choses. Est-il bien probable que le trouvère allemand ait connu les atrocités dénoncées par les poètes provençaux? N'a-t-il pas pu se tromper sur le véritable objet de cette impitoyable croisade? Ce *Minne-Sänger* si audacieux contre Rome, ne l'était que par patriotisme allemand. Dès qu'un prince allemand, Léopold d'Autriche, participait à la guerre sainte, il semblait au chevalier-poète que c'était une entreprise légitime comme tant d'autres. Les Albigeois pouvaient être considérés comme des païens au même titre que ceux de Palestine, d'Andalousie ou de Lithuanie. Walther, champion de la société civile, défenseur des prérogatives du pouvoir laïque, n'en était pas moins un croyant sincère, un mystique même, comme on le voit dans son magnifique *Leich* ou lai spirituel en l'honneur de la Trinité et de la Vierge, reine des Cieux.

IV

On a souvent voulu voir dans Walther von der Vogelweide un précurseur de la Réforme. Il faut s'entendre, il faut distinguer. Comme beaucoup de poètes de cette époque, par exemple comme notre Maerlant de Flandre, il n'avait garde de confondre les intérêts des prêtres et ceux de la religion. Avec une franchise qui nous étonne aujourd'hui et qui même paraît contradictoire, il dénonçait l'absolutisme de Rome tout en se faisant l'auxiliaire de la papauté pour entraîner les princes allemands en terre sainte. « Seigneur Empereur, disait-il, je suis un messager de Dieu. Dans le pays de son fils, les infidèles lèvent la tête; soyez son justicier¹ ! »

Mais on nous dit : Lisez son iambe, son sirvente, sa *Sprüche*-intitulée : *Le mauvais exemple*. Il s'agit de celui que donnent les prêtres. Le trouvère allemand va même jusqu'à incriminer leur doctrine : *Pfaffen Werc ûnd Lère*. Ils parlent aussi mal qu'ils agissent. Leur chef lui-même, *der bâbest*, augmente l'incrédulité. Le bon ermite, *min guoter Klose-naere*, gémit de tant de maux et souvent il s'écrie : « Hélas ! le pape est trop jeune; il faut que le Seigneur sauve la chrétienté ! » Quel est donc cet ermite qu'on invoque comme un mystérieux Epiménide capable de trouver les remèdes souverains? Est-ce, comme le veut Jacob Grimm, le fameux satirique anglais Walter Mapes²? Est-ce cet autre ennemi de la cour romaine, l'évêque d'Halberstadt, retiré au cloître de Sichem, près d'Eisleben? Ne vaut-il pas mieux, avec le poète Uhland dont Walther était le poète favori, le modèle patriotique, ne voir dans le bon ermite qu'une allégorie de l'ancien idéal chrétien de douceur et de pauvreté?

Si, dans une autre pièce non moins virulente, le *Minne-Senger* accuse Innocent III d'avoir reçu de maître Satan, *Helle-Môr*, le livre Noir pour ensorceler tout le monde, c'est

¹ A. Lange, p. 199.

² *Apocalypsis Goliæ episcopi in Romanam Curiam* (Th. Wright, Walter Mapes, London, 1841).

parce qu'on vient d'installer dans toutes les églises des troncs destinés à recevoir les offrandes des fidèles, et qu'on soupçonne on ne sait quel machiavélisme politique : « Ah ! s'écrie Walther, que le pape se moque chrétiennement de nous ! L'entendez-vous ? Il dit à ses Welches, *sînen Wahlen* : J'ai poussé ces bons Allemands (*Alman*) vers mon trône ; tout leur bien sera à moi. Vous, clercs, mangez des poulets, buvez du vin et laissez ces sots laïques allemands... jeûner. » Dans l'*Opferstock* (n° 116 des *Sprüche*), le patriote impérialiste s'adresse au tronc lui-même : « Seigneur Tronc, le pape vous a-t-il envoyé ici afin de l'enrichir et de nous appauvrir, vous autres Allemands, et de nous rançonner ? Mais quand ces trésors seront arrivés au Latran (*ze Laterân*), il aura recours à sa ruse habituelle ; il dira que l'Empire est aux abois et demandera que toutes les paroisses remplissent encore le tronc. Seigneur Tronc, vous avez été envoyé ici pour notre malheur, afin de chercher parmi les Allemands des sots et des dupes. »

Le poète ici, c'est l'orateur, l'organe de tous, le tribun populaire. Il se contente souvent d'exprimer avec une force particulière et dans un style tout personnel les idées courantes, les préjugés communs, les rancunes et les passions du peuple. C'est ainsi que, par l'entraînement de la polémique, il peut être amené à dépasser sa pensée à force de vouloir la rendre tangible et visible à tous.

L'acrimonie des attaques peut donc s'expliquer par la passion politique ou, si l'on veut, par la ferveur patriotique. « Walther, dit M. Lange (p. 171), ne rend point justice aux grandes qualités d'Innocent III, et son propre patriotisme l'empêche de reconnaître celui du pontife. Il est incontestable, d'un autre côté, que ce dernier prenait son projet de croisade très au sérieux ; il ne se contentait pas de placer des troncs dans les églises ; il s'imposait à lui-même et il imposait aux cardinaux le sacrifice du dixième de leur revenu, en vue de la guerre sainte. »

Malheureusement, il fallut recourir à la vente des indulgences. Ce trafic offensa de bonne heure la délicatesse reli-

gieuse, propre à la race germanique. Il y a longtemps que Tacite a dit de ces gens-là : « Ils consacrent des bois touffus, de sombres forêts ; et, sous les noms de divinités, leur respect adore dans ces mystérieuses solitudes *ce que leurs yeux ne voient pas*. » Cette race a toujours été préparée à pouvoir adorer Dieu en esprit et en vérité. Or, dans ce que Walther von der Vogelweide appelle « l'achat et la vente des dons de Dieu », il y avait, aux yeux des Allemands, je ne sais quoi qui leur rappelait ou le paganisme romain ou le rachatisme byzantin. Les plus orthodoxes, les plus ardents dans la foi aux choses surnaturelles ne pouvaient se faire à cette étrange comptabilité du trésor spirituel. Toutes les subtilités de la casuistique étaient vaincues d'avance par le libre esprit qui animait Walther, Freidank, Reinmar de Zweter et bien d'autres.

Ce qui achevait d'irriter les trouvères, c'est, comme ils le disaient, de voir des gens qui montraient aux autres le chemin du ciel et ne suivaient, pour leur propre compte, que celui de l'enfer. Walther von der Vogelweide insiste particulièrement sur l'impudicité, parce que, selon le vœu de l'Évangile, les prêtres doivent être plus chastes, plus délicatement purs que les laïques. « Dans quels livres ont-ils lu, ces beaux prêcheurs, qu'il convenait de convoiter et de poursuivre la femme d'autrui?... »

V

Néanmoins le patriote satirique, aussi cruel parfois que les auteurs du *Roman du Renart* et du *Roman de la Rose*, ne prétend pas mettre en doute l'autorité doctrinale de l'Église. Nul plus que lui ne respecte le prêtre qui ne s'occupe que des choses de Dieu et s'abstient des choses de César. Dans son exaltation poétique, le *Minne-Sænger* place les nobles dames et les bons prêtres au même rang d'honneur et de noblesse : deux noms glorieux, dit-il, *Zwêne edele Namen*. Que les jeunes gens les respectent ; qu'ils écoutent surtout la sagesse divine qui se manifeste par ces âmes d'élite. Jusque dans ses

ravissantes chansons d'amour idéal, le trouvère ne craindra pas d'honorer un ermite ; c'est pour lui un type de toutes les vertus chrétiennes. Le chevaleresque servant d'amour devient tout à fait platonique quand il rêve à la vie ascétique, toute de contemplation et de renoncement, quand il y voit l'héroïsme tel que le prêche le Sermon de la Montagne. Même dans un *Tagelied*, une aubade dialoguée à la mode des voluptueux troubadours de Provence, Walther, jeune encore et amoureux, laisse percer l'incomparable délicatesse de ses aspirations religieuses.

D'autre part, il a su se dégager de plus d'une superstition de son époque. « Je m'étais assis, la pensée en proie au doute, et je voulais quitter mon doux servage ; mais je ne sais quel espoir me ramena. Hélas ! ce n'était qu'une chétive consolation. Si je vous le dis, vous en pourrez rire. Pourtant, nul ne se réjouit sans quelque raison...

« C'est un brin d'herbe qui m'a ragailardi : il m'a promis que j'obtiendrai ma grâce. Aussi souvent que j'ai tenté l'épreuve, la réponse m'a été favorable. Écoutez bien, observez bien si j'ai raison de parler ainsi : Elle le fera, — elle ne le fera pas, — elle le fera, — elle ne le fera pas, — elle le fera ! » C'est ainsi que j'ai mesuré le brin d'herbe, comme je l'ai vu faire aux enfants. Tel est donc mon espoir, mais il y faudrait un peu plus de foi ! »

Le même charme de fine ironie se retrouve dans une autre pièce, le quatrième *Lied* intitulé : *L'interprétation d'un songe*. « Quand l'été fut revenu, et que les fleurs apparaissaient délicieusement dans l'herbe, tandis que les oiseaux chantaient, j'arrivai à une longue prairie. Là courait un clair ruisseau, se hâtant vers le bois où le rossignol faisait entendre son ramage.

« Près de la source était un arbre, et là j'eus un rêve. Pour fuir le soleil, je m'assis sous ce beau tilleul qui me donnait une ombre si fraîche. Puis, j'oubliai si bien mon chagrin que je m'endormis paisiblement.

« Aussitôt il me sembla que tous les pays m'obéissaient et que mon âme allait au ciel, tandis que mon corps ici-bas

se trémoussait à sa guise. J'étais au comble du bonheur. Que Dieu en dispose pour le mieux ; mais jamais on ne vit un si beau rêve.

« Volontiers j'eusse dormi là pour toujours, sans un corbeau de malheur qui se prit à croasser. Oh ! que tous les corbeaux attrapent ce que je leur souhaite ! Celui-ci m'a ravi toute ma joie. Son cri me réveilla : si j'avais pu le frapper, c'eût été le dernier jour, le jour du jugement, *Suonetac*, pour le maudit animal.

« Alors une femme, merveilleusement vieille, arriva pour me consoler. Je l'obligeai par serment à me répondre. Or, elle m'a expliqué le sens de mon rêve. Que les gens sages écoutent et réfléchissent. Elle m'a dit : « Deux et un font « trois. » Puis, elle ajouta : « Ton pouce est aussi un doigt. »

Se moquer ainsi de la divination pour les songes était assez rare au XIII^e siècle. Aujourd'hui même, bien que les Grecs, par exemple Hérodote, Platon et Aristote, aient dit, depuis plus de deux mille ans, que le rêve n'est que le résultat de nos impressions de la veille grossies par l'imagination, la croyance aux songes prophétiques persiste encore jusque dans nos villes. On réédite toujours avec succès *les Clefs des songes* et les charlatans trouvent encore à exploiter l'onirromancie, surtout dans les pays catholiques.

VI

Walther est donc un esprit très-ouvert, très-dégagé. Il se plaît à railler ceux qui croient à certaines rencontres réputées funestes. « En vérité, s'écrie-t-il dans son 64^e *Lied*, celui que ne réjouit pas l'aspect d'une belle femme est un être de mauvais augure. Il porte malencontre si vous le voyez de grand matin. » C'est *l'aneganc*, tel que la mythologie de Grimm le décrit pour la rencontre matinale d'un loup, d'une colombe, d'un bossu, d'un lépreux, d'un prêtre, d'un lièvre, d'un aveugle, d'un paralytique, etc.

Ce n'est pourtant pas un sceptique, il s'en faut bien. On n'est pas aussi grand poète qu'il l'est, sans une imagination

susceptible de recevoir de vives, de rapides, de profondes impressions. Sous le coup des événements, son lyrisme s'exalte, et c'est même par cette exaltation qu'il interprète le mieux les idées et les préoccupations de ses contemporains. Lorsqu'en 1207 on parla de comètes et d'éclipses de soleil, il invoqua l'Apocalypse pour annoncer la fin prochaine du monde. « Éveillez-vous, s'écrie-t-il, le jour approche où la crainte va s'emparer des cœurs de tous les chrétiens, des juifs et des païens ; nous avons vu de nombreux signes qui nous en annoncent l'arrivée.

« Le soleil a assombri son éclat, l'infidélité a partout répandu sa semence par les chemins. Le père ne trouve que perfidie chez son enfant ; le frère ment à son frère ; la tromperie se glisse jusque sous le capuchon du moine. La violence l'emporte ; le droit succombe devant les juges. Debout ! debout ! c'est trop longtemps dormir ! »

Vingt ans plus tard, en 1227, il se fait de nouveau l'organe des terreurs publiques. Une tempête effroyable, qui, à l'entrée du printemps, s'est déchaînée sur une partie de l'Allemagne, a ramené la croyance à la prochaine fin du monde. « Malheur ! dit-il, un vent souffle qui s'abattra avec fureur sur tous les royaumes. Les arbres sont déracinés et les tours s'écroulent devant lui ! Hélas ! comme notre paresse nous a fait perdre la faveur des anges et des dames ! Nous nous sommes laissé séduire par les fleurs éphémères du printemps et le chant fugitif des oiseaux. Comme la cigale, nous avons oublié, pendant l'été, de nous prémunir contre l'hiver. Nous avons dédaigné la prévoyance de la fourmi... »

Uhland a prétendu que Walther von der Vogelweide ne parlait jamais de la mort. M. Lange n'a pas de peine à montrer que la mort est, au contraire, très-souvent présente à son esprit et à son imagination, même sous son aspect le plus sombre et le plus effrayant.

Le monde, il l'appelle parfois l'hôtellerie de Satan. Il imagine à ce propos un dialogue bizarre, tout à la fois lugubre et grotesque, dans le véritable goût du moyen âge. L'hôtesse, *Fro Werlt*, veut en vain le retenir. « Tes dou-

ceurs, dit-il, m'ont trop longtemps abusé... Mais, quand je t'eus bien considérée en face, ton regard était étrange... Ta honte cependant a été au comble, lorsque je te vis par derrière. » Cela rappelle l'aventure de Wirndt de Grafenberg, l'auteur du *Wigalois*. Il reçut un jour (raconte Conrad de Wurzburg), la visite d'une belle dame qui, pour le remercier d'avoir été son chevalier, lui proposa de le convaincre de sa beauté. Là-dessus, elle lui tourna le dos, et Wirndt n'aperçut plus que des vipères, des crapauds et d'horribles plaies. La même allégorie se voit au portail de la cathédrale de Bâle. Le monde se montre d'un côté plein de grâce, et de l'autre hideux et repoussant¹.

VII

Mais, il faut bien le reconnaître, la poésie de Walther von der Vogelweide n'a jamais plus de force que quand elle célèbre l'empire d'Allemagne. C'est littéralement pour lui le saint empire romain. Mieux que d'autres trouvères il pourrait dire :

Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.

Seulement, il n'accepte pas l'allégorie d'Innocent III, comparant le premier au soleil et l'autre à la lune. Ce n'est pas que, à bien prendre, Walther soit un homme de parti. Il s'attache franchement, hardiment à quiconque porte haut l'étendard, la sainte oriflamme de Charlemagne. Par une étrange survivance d'idées romaines, le lyrique germanique célèbre, comme s'il avait lu Claudien, la sacro-sainte majesté de César. Notre Boendale d'Anvers, dans ses *Brabantsche Yeesten*, n'a pas plus d'exaltation mystique et patriotique lorsqu'il invoque l'imposant souvenir de *Grote Karle* que les *Walen* (c'est-à-dire les Français, les Welches) ont tort d'appeler *Karlemaine*.

C'est par le droit divin de César que Walther combat

¹ Lange. *Un trouvère allemand*, p. 186.

l'omnipotence exercée par la cour de Rome. La grandeur, la puissance de l'Allemagne est indiscutable, comme celle que le Jupiter de l'Énéide promet à la ville éternelle : *Imperium sine fine dedi*. Cette faveur du ciel est méritée par un pays où les femmes sont des anges,

Rehte als engel sint diu wip getân.

« De l'Elbe au Rhin, et du Rhin jusqu'en Hongrie, c'est là qu'habitent les meilleures femmes que j'aie connues sur la terre. J'ai parcouru bien des pays ; mais qu'il m'arrive malheur si mon cœur pouvait se résoudre à trouver du plaisir aux mœurs étrangères. Quiconque cherche vertu et pur amour (*reine Minne*), qu'il vienne dans notre pays ! » La Méditerranée est devenue un lac allemand par la puissance de Henri VI, le fils de Barberousse. Bohémond d'Antioche, Léon de Cilicie, Amaury de Chypre le reconnaissent comme leur suzerain, et Léon d'Arménie se dit roi par la grâce de Dieu et de l'empire romain. Enfin, le frère de l'empereur a épousé Irène, l'héritière de Constantinople...

La Nature même proclame la nécessité du saint-empire romain. « Seigneur pape, dit Walther ironiquement, mon salut est assuré, car je tiens à vous obéir. Vous avez prescrit à la chrétienté les devoirs qu'elle a à remplir envers l'empereur, lorsque vous lui accordâtes la bénédiction divine. Vous nous commandiez alors de l'appeler notre seigneur et de lui rendre hommage. » Dans une sorte de sonnet sur le *Kaisersrecht*, on entend les véritables accents du gibelin mystique : « Le fils de Dieu lui-même démasqua le piège de ceux qui le tentaient, en les engageant à laisser à l'empereur les attributions royales et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Seigneur Empereur, je suis un ambassadeur, et je viens vous apporter un message de Dieu. C'est vous qui possédez la terre, et lui le ciel. »

Ailleurs encore, il affirme que l'éclat de la couronne impériale surpasse l'éclat de toutes les autres. Et quand il assiste le 8 septembre 1189, à Mayence, au couronnement de Philippe de Souabe par les mains des évêques de Trèves et de

Tarentaise, il trouve un mètre nouveau, celui que le critique Simrock appelle le *ton* du roi Philippe. Telle est, en effet, la spontanéité de cette poésie à la fois personnelle et patriotique que, jusque dans ses rythmes variés, elle aime à répercuter les émotions de la patrie. Il ne faut donc plus s'étonner d'entendre parler des mètres, des tons, des mélodies qu'inventent Archiloque, Alcée et Pindare, puisque, en plein moyen âge et quand des poètes tels que Wolfram von Eschenbach déclarent qu'ils ne savent ni lire ni écrire¹, nous voyons un naïf artiste se créer un instrument selon les circonstances. La taille de la strophe, la coupe du vers, le jeu de la rime simple ou redoublée, plate ou croisée, le moindre cliquetis d'une syllabe, tout a ici sa signification, sa valeur poétique; car il y va, dans le détail comme dans l'ensemble, d'une fière, sincère et généreuse inspiration. Au soin que les *Minne-Senger* donnent à leur parole, on sent qu'elle est une parole d'action, d'actualité. Si exaltée, si fantasque que nous paraisse aujourd'hui cette poésie, elle était alors vraiment pratique, militante et imprégnée de réalité contemporaine, comme le sera plus tard la prose.

« La couronne, s'écrie Walther ravi, est plus vieille que le roi Philippe; mais voyez tous si cela a pu se passer sans miracle, tant l'ouvrier l'a faite juste à sa tête. Sa tête impériale sied si bien à la couronne, qu'aucun honnête homme ne saurait plus les séparer... L'un rehausse l'éclat de l'autre, la noble pierre et le doux jeune homme; c'est un spectacle que les princes contemplant volontiers. Si maintenant quelqu'un me demande où est l'autorité impériale, qu'il regarde celui qui porte sur sa tête le *solitaire*; cette pierre est l'étoile polaire de tous les princes. »

Qu'était ce *solitaire* magique? C'était la pierre unique, que maître Albert, le grand savant, appelait l'orphelin, *orphanus*, parce qu'on n'avait jamais vu sa pareille². Une vieille légende racontait que ce diamant impérial avait été

¹ Wolfram. *Parzival*, II, 1711.

² Bartsch. 3^e édition des poésies de Walther von der Vogelweide, p. 182.

donné à l'empereur Othon le Grand par le duc Ernest, qui l'avait enlevé de « la montagne creuse, *Hohlenberge* ».

VIII

Walther fut le chantre des Hohenstaufen, parce que le vœu public les acclamait. Il pouvait s'enorgueillir de la récompense qu'ils lui accordèrent autant que des services que son patriotisme leur avait rendus. Ne devait-il pas vivre de la Muse comme le prêtre de l'autel, ou comme ce troubadour thébain qui recevait noblement le salaire des leçons de sagesse qu'il donnait aux rois¹ ? Maintenant, s'écrie le poète tyrolien, je relève la tête et j'en ai le droit. J'ai retrouvé un foyer ; l'empire et la couronne m'ont accueilli. Courage donc, ô vous tous qui voulez danser au son de la viole !

Wol uf, swer tanzen welle näch der gigen!

Ma tristesse est dissipée ; je puis de nouveau me présenter avec assurance et m'abandonner à la joie. « Ce n'est pas là le ton quémandeur du ménestrel Colin Muset ; c'est le juste orgueil de l'ouvrier qui a fini sa tâche. C'est l'ouvrier de la grande Allemagne, qui doit continuer l'empire romain, comme, de son côté, quelquefois la France s'est glorifiée de le faire. Messager de la bonne nouvelle patriotique, il dit du même ton, avec la même élégance, avec la même noblesse, les joies de sa maison et celles de sa patrie. En revanche, quand la patrie souffre, il semble concentrer en lui toutes ses douleurs :

« J'étais assis sur un rocher et je passais un de mes genoux sur l'autre. Appuyé sur le coude, j'appliquais contre ma main mon menton et l'une de mes joues. Alors je me demandai avec angoisse quel est l'objet de notre vie en ce bas monde. Et il m'était impossible d'accorder trois objets : l'honneur, les biens de ce monde et la grâce de Dieu. J'au-

¹ Quel dommage que Villemain, l'auteur de *l'Essai sur le génie de Pindare*, n'ait pas connu l'allemand !

rais bien voulu renfermer ces trois trésors dans un coffret,
in einen Schrin... »

Cette intime solidarité l'autorise à se prononcer de la façon la plus familière sur les plus hauts intérêts de l'État. Sa parabole si célèbre, que Wolfram von Eschenbach appelait le chant des cuisiniers, *Brâten Sanc*, en est la preuve. Dans ce sonnet où les tercets précèdent les quatrains¹ : « Il faut, dit-il, que nous conseillions aux cuisiniers, dont la situation est devenue critique, de ne plus découper le rôti du prince comme ils font. » Ces officiers de malheur font tant de parts et de si grandes, qu'il n'en reste rien. Le poète, faisant allusion au mariage de Philippe de Souabe avec Irène de Constantinople, parle aussi malicieusement du rôti grec dépecé par les croisés de 1204. Les parts devinrent trop petites ; le prince fut mis à la porte ; ses vassaux se tournèrent vers un autre maître. Vraiment, il vaudrait mieux que celui qui perd ainsi son empire ne l'eût jamais gagné. » On serait tenté de croire que l'auteur de *Ruy Blas* s'est souvenu de ce *Spruch* original :

Bon appétit, messieurs ! O ministres intègres !
Conseillers vertueux ! Voilà votre façon
De servir, serviteurs qui pillez la maison.
. Un tas de nains difformes
Se taillent des pourpoints dans ton manteau de roi ;
Et l'aigle impérial, qui, jadis, sous ta loi,
Couvrait le monde entier de tonnerre et de flamme,
Cuit, pauvre oiseau plumé, dans leur marmite infâme !

Walther von der Vogelweide nous apparaît toujours comme poète d'action, héraut d'armes et de tournois, ou messenger de paix et de nobles pensées. Jamais on n'aperçoit en ses vers les plus rêveurs, les plus mélancoliques, les mièvreries du dilettantisme. C'est la vie réelle qui l'inspire, mais elle comprend l'idéal autant que le positif, l'esprit autant que le corps. Alors même qu'il arrive au joyeux château de la Wartbourg, chez l'aimable Hermann de Thuringe, alors même qu'il par-

¹ Bartsch, p. 207.

ticipé à ce fameux tournoi littéraire que Richard Wagner a de nouveau poétisé dans son *Tannhauser*, c'est la politique nationale qui inspire le mieux ses *Sprüche* et ses *Lieder*, ses Sentences et ses Chansons. « C'est mon habitude, dit-il, de m'attacher toujours à ceux qui sont les meilleurs... Hermann ne s'abandonne pas à son caprice... la fleur de Thuringe fleurit au travers de la neige; son éloge ne tarit pas dans ma bouche ni l'hiver, ni l'été, et il en est digne comme dans ses premières années... » Pourquoi ce panégyrique du courtois landgrave? Parce que Walther se félicite de l'avoir rallié à l'Empire contre la Papauté.

IX

C'est à Wurzburg, en Franconie, que Walther mourut en 1230. C'est là que Frédéric II, qu'il avait d'abord appelé le *roi des prêtres*, parce qu'il avait été le pupille d'Innocent III, lui avait accordé un fief. On montre encore aujourd'hui la rue de Wurzburg où jadis était située la propriété du poète. « J'ai mon fief, s'écria-t-il naïvement quand le jeune Hohenstauffen eut récompensé ses vers patriotiques, j'ai mon fief, que tous le sachent! Désormais je ne craindrai plus les frimas de l'hiver, et n'implorerai plus les méchants seigneurs. Le noble roi, le doux roi s'est occupé de moi; j'aurai de la fraîcheur en été, et en hiver, de la chaleur. Mes voisins auront bien meilleure opinion de moi, et ne me regarderont plus comme un épouvantail, ainsi qu'ils faisaient. J'ai été pauvre très-longtemps, sans qu'il y ait eu de ma faute. » Un document local de 1323 porte : *Curia dicta zu der Vogelweide, sita in civitate Herbipolensi* (Würzburg) *im Sande*. Non loin de là, dans la cour intérieure du monastère appelé Jardin de Saint-Laurent, se trouva d'abord sa tombe.

« Sous un tilleul, dit une chronique manuscrite¹, s'élève

¹ Le manuscrit dit de Wurzburg, actuellement à la Bibliothèque de la cour de Munich (1^{re} moitié du XIV^e siècle). Lange. *Un trouvère allemand*, p. 48.

une pierre qui sert de mausolée à Walther von der Vogelweide, et dans laquelle sont taillés quatre trous. Il a voulu que les oiseaux se réunissent sur sa tombe, eux qui avaient si souvent fait la joie de sa vie. Il fit donc au chapitre du monastère un legs, à charge de placer tous les jours pour les oiseaux des grains de blé dans les creux pratiqués dans la pierre tumulaire. Les chanoines observèrent quelque temps la volonté du poète; mais bientôt ils négligèrent de faire la pieuse offrande aux oiseaux et se contentèrent de célébrer par des gâteaux qu'ils mangeaient eux-mêmes l'anniversaire de Walther. »

Si cette gracieuse et malicieuse légende n'était pas fondée uniquement sur le nom *Vogelweide* (*pâturage des oiseaux*), nom du village natal de Walther, ce serait un post-scriptum assez piquant pour l'histoire de ce catholique anticlérical¹.

Le cloître qui faisait autrefois le tour du jardin dit de Saint-Laurent a complètement disparu; mais voici le texte naïf d'une inscription latine qui devait y perpétuer la mémoire du gentil trouvère :

Pascua qui volucrum vivus, Walthere, fuisti,
 Qui flos eloquii, qui Palladis os obiisti,
 Ergo quod aureolam probitas tua possit habere,
 Qui legit, hic dicat : Deus, istius miserere.

Aujourd'hui, on trouve à gauche du chœur de la *Neumunster-Kirche*, dont la crypte compte dix siècles, un nouveau monument érigé en 1843 à Walther, qui a été enterré non loin de là, en 1230. C'est au mur extérieur du chœur que la Société historique de la Basse-Franconie a fait poser une plaque commémorative, représentant une coupe dans laquelle des oiseaux viennent picoter des grains de blé. L'inscription allemande a été composée par le roi Louis de Bavière. Elle nous paraît caractériser à merveille cette noble et poétique destinée : « La vie le forma, la vie inspira ses chants; c'était l'ardent amour de la patrie qui presque tou-

¹ Voir la poétique description de ce village perdu dans les Alpes tyroliennes (ap. Lange, p. 43).

jours animait ses vers. Aucun poète ne fut plus allemand. » On peut donc dire que Schiller, Arndt et Uhland ont été les héritiers de sa pensée patriotique. Simrock va même jusqu'à s'écrier : « C'est une poésie de combat, capable de faire sortir des armées de terre ; elle mettra en déroute les incendiaires français et fera rentrer dans leur néant les prétentions coupables de Rome ; elle blessera à mort le *particularisme*, la cause unique des divisions et de la faiblesse de l'Allemagne. Les travaux d'érudition sur Walther von der Vogelweide ont une portée non-seulement scientifique, mais encore nationale. »

Tout cela n'a pu détourner un érudit parisien, M. Lange, de consacrer une monographie des plus curieuses et des plus sympathiques à ce poète qui symbolise la gallophobie. C'est que, par delà ce va-et-vient de revanches et de rancunes qui se prolongent de Rocroi à Sedan et d'Iéna à Waterloo, le littérateur, tolérant par grâce d'état, ne voit, ne veut voir que ce qui honore l'humanité : la bravoure, l'honneur, le patriotisme, l'amour et la poésie.

J. STECHER.



Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRAISON DU 15 MAI 1879.

	Pages.
JULIEN BUSE. La question de l'instruction publique devant la convention nationale.	5
ARTHUR DUVERGER. Le Saint-Office de l'Inquisition en Belgique . . .	26
REMY BARN. Desdichada. (<i>Deuxième partie.</i>)	65
ÉM. DE LAVELEYE. Lettres d'Italie	84
EUG. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. Rapport de M. Olin sur la <i>Révision de la loi de 1842.</i> — Discours de M. Faider, procureur général, sur la <i>Garantie de la Constitution.</i> — Paul Voituron, <i>le Libéralisme et les idées religieuses.</i> — J. Dauby, <i>Des grèves ouvrières.</i> — F. Laurent, <i>le Livre de l'épargne</i> (Bibliothèque Gilon). — J. Stevens, <i>les Prisons cellulaires en Belgique.</i> — Adolphe Le Ray, <i>Poésies.</i> — Lucien Springuel, <i>l'Araignée et l'Ane vaillant.</i> — Émile Leclercq, <i>Contes populaires</i> (Bibliothèque Gilon). — Ferdinand Gravrand, <i>Notes de voyage; de Bruxelles à Venise</i> (Bibliothèque Gilon). — Alphonse Willems, <i>la Première Édition des Maximes de la Rochefoucauld.</i> — Léopold Van Hollebeke, <i>Histoire et législation des ordres de chevalerie et marques d'honneur du royaume de Belgique.</i> — Paul et Jules Busschop, <i>Recherches sur le jeu du solitaire</i>	99

LIVRAISON DU 15 JUIN 1879.

E. ARISTIDE ASTRUC. La morale de Moïse	105
ÉM. DE LAVELEYE. Lettres d'Italie	125
CH. RAHLENBECK. La mission du conseiller Boisot à Metz, en 1543 . .	147
REMY BARN. Desdichada. (<i>Troisième partie.</i>)	174

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1879.

	Pages.
J. STECHER. Un catholique du XIII ^e siècle	201
ÉM. DE LAVELEYE. Lettres d'Italie	218
REMY BARN. Desdichada. (<i>Dernière partie.</i>)	238
HENRI MARICHAL. La crise économique	277
EUG. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. <i>La vie et l'œuvre du Congrès national de 1850.</i> — <i>Éléments de morale universelle</i> , par G. Tiberghien. — <i>Entretiens sur le judaïsme, son dogme et sa morale</i> , par E. Aristide Astruc. — <i>Ce que peut une jeune fille</i> , par E. Van Driessche, traduit par Éd. Barlet (Bibliothèque Gilon). — <i>Ma Voisine</i> , par V. Galand (Bibliothèque Gilon). — <i>La Fille du saltimbanque</i> , par Hyacinthe Kirsch; — <i>La Marraine</i> , par George Vautier. — <i>Un coin de village</i> , par Camille Lemonnier. — <i>Rapport sur les États-Unis mexicains</i> , par Ernest Van Bruyssel. — Congrès international des américanistes. — <i>Athènes avec internat</i> , par Léopold Van Stalle. — <i>Philosophie et Manuel de l'écriture</i> , par Corneil Gomzé. — <i>Nos Dents</i> , par Ernest Gilon (Bibliothèque Gilon).	297

LIVRAISON DU 15 AOUT 1879.

TH. HEGENER. L'enseignement et ses méthodes	305
JULES CARLIER. Humoristes anglais du XVII ^e siècle. Jonathan Swift.	326
EMILY C. FERNAU. Souvenirs de la tyrannie de Rosas à Buenos-Ayres.	
— La promenade nocturne	352
CH. RAHLENBECK. Le marché africain	393
EUG. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. <i>Le siècle des Artevælde.</i> <i>Études sur la civilisation morale et politique de la Flandre et du</i> <i>Brabant</i> , par Léon Vanderkindere	401

